

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

**Recherches Philosophiques Sur Les Preuves Du
Christianisme**

Bonnet, Charles

Geneve, M.DCC.LXXI.

VD18 13401041

Chapitre Deux. De la Question si l'Homme peut s'assurer par les seules
Lumières de sa Raison de la Certitude d'un Etat-Futur.

urn:nbn:de:gbv:45:1-17234

CHAPITRE DEUX.

*De la Question si l'Homme peut s'assurer
par les seules Lumières de sa Raison
de la Certitude d'un Etat-Futur.*

TELS sont très en raccourci les Prin-
cipes & les Conjectures que la
Raison peut fournir sur l'Etat Futur de
l'Homme, & sur la liaison de cet Etat
avec celui qui le précède. Mais; ce
ne sont là encore que de simples pro-
babilités ou tout au plus de grandes
vraisemblances : peut-on présumer
qu'un jour la Raison poussera beaucoup
plus loin, & qu'elle parviendra enfin
par ses seules Forces, à s'assurer de la
Certitude de cet Etat Futur réservé au
premier des Êtres Terrestres ?

Nous avons deux Manières naturel-
les

====
CHAP. II. les de connoître ; l'*intuitive* & la *réfléchie*.

La Connoissance *intuitive* est celle que nous acquérons par les *Sens* , & par les divers *Instruments* qui suppléent à la foiblesse de nos Sens.

La Connoissance *réfléchie* est celle que nous acquérons par les *comparaisons* que nous formons entre nos Idées sensibles , & par les *Résultats* que nous déduisons de ces comparaisons.

Pour que notre connoissance *intuitive* pût nous conduire à la *Certitude* sur cet État Futur réservé à l'Homme , il faudroit que nos Sens ou nos Instruments nous démontrassent dans le Cerveau une *Préorganisation* manifestement & directement relative à cet État : il faudroit que nous pussions contempler

pler dans le Cerveau de l'Homme le CHAP. II.
Germe d'un nouveau Corps, comme le
 Naturaliste contemple dans la Chenille
 le Germe du Papillon.

Mais ; si ce *Germe* du Corps Futur
 existe déjà dans le Corps visible ; si ce
Germe est destiné à soustraire la véritable
 Personne de l'Homme à l'action des
 Causes qui en détruisent l'Enveloppe ou
 le Masque ; il est bien évident, que ce
Germe doit être formé d'une Matière
 prodigieusement déliée, & telle à peu
 près que celle de l'Éther ou de la Lu-
 mière.

Or est-il le moins du monde proba-
 ble, que nos Instrumens feront un jour
 assez perfectionnés pour mettre sous nos
 yeux un Corps organisé formé des *Elé-
 mens* de l'Éther ou de ceux de la Lu-
 mière ? Je prie mon Lecteur de con-

C

=====
 CHAP. II.

fulter ici ce que j'ai exposé sur l'imperfection & les bornes naturelles de nos Connoissances dans les Parties XII & XIII de la *Palingénésie*.

Notre Connoissance *réfléchie* dérive essentiellement de notre Connoissance *intuitive* : c'est toujours sur des Idées purement *sensibles* que notre Esprit opère lors qu'il s'élève aux Notions les plus abstraites. Je l'ai montré très en détail dans les Chapitres xv & xvi de mon *Essai Analytique*. Si donc notre Connoissance *intuitive* ne peut nous conduire à la Certitude sur l'Etat Futur de l'Homme ; comment notre Connoissance

(a) En Logique, on nomme *Prémises*, les deux premières Propositions d'un Raisonnement, sur lesquelles est fondée une troisième Proposition qu'on nomme la *Conclusion*. Cette dernière Proposition ne peut donc être certaine, quand les deux autres ne sont que probables.

sance *réfléchie* nous y conduiroit-elle ? CHAP. II.
 La Raïson tireroit-elle une Conclusion certaine de *Prémiffes* (a) probables ?

Si nous faisons abstraction du Corps, pour nous en tenir à l'Ame feule, la Chofe n'en demeurera pas moins évidente: une Substance fimple pourroit-elle jamais devenir l'Objet immédiat de notre Connoiffance *intuitive* ? L'Ame peut-elle fe voir & fe palper elle-même ? Le Sentiment intime qu'elle a de fon *Moi*, n'est pas une Connoiffance *intuitive* ou directe qu'elle aît d'elle-même ou de fon *Moi*: elle n'acquiert la *Confcience* (b) métaphyfique ou l'*Apperception* de fon Être, que par ce retour qu'elle

(b) Cette *Confcience* eft très différente de la *Confcience* en Morale. La *Confcience* en Métaphyfique eft ce fentiment qui assure l'Ame que c'est elle-même qui éprouve telle ou telle Sensation.

CHAP. II.

qu'elle fait sur elle-même lorsqu'elle éprouve quelque Perception, & c'est ainsi qu'elle sçait qu'elle existe. Je le disois art. 1. de mon *Analyse Abrégée*:
 (c) » comment acquérons-nous le sentiment de notre propre existence ? n'est-ce pas en réfléchissant sur nos propres Sensations ? ou du moins nos premières Sensations ne sont-elles pas liées essentiellement à ce Sentiment qu'a toujours notre Ame, que c'est elle qui les éprouve, & ce Sentiment est-il

(c) *Paling. Philos. Tom. I.*

(d) Consultez la Partie XIII de la *Palingénésie*, pag. 32, 33, &c. de la première Edition. Vous verrez, que les Composés sont formés d'Étres *simples*, qui portent le nom d'*Elémens*. Si ces Elémens étoient eux-mêmes composés, ils le feroient d'Étres simples; autrement cette sorte de progression iroit à l'infini; ce qui seroit absurde. Les *Elémens* dont il s'agit ici sont donc des Substances *simples* ou sans étendue; mais, qui sont capables de produire en nous la Perception de l'*Étendue matérielle*, par une Activité qui leur est

pro-

» il autre chose que celui de son Exif-
 » tence ? «

CHAP. II.

Notre Connoissance *réfléchie* nous démontre très bien, qu'une Substance *simple* ne peut périr comme une Substance *composée* ou plutôt elle nous démontre, que ce que nous nommons *Substance composée*, n'est point une vraie *Substance*, & qu'il n'y a de vraies Substances, que les Êtres *simples* dont les Composés sont formés. (d) Mais; notre
 Con-

propre, & qui constitue le fond de leur Être. Les Composés ne sont donc pas proprement des *Substances*; mais, ils sont des assemblages de Substances simples, actives, indestructibles. Les *Composés* n'existent donc qu'en vertu des *Êtres simples* dont ils sont formés. Ces Êtres *simples* sont durables; les Composés ne le sont pas. L'*Etendue matérielle* n'est ainsi qu'un pur *Phénomène*, une simple apparence relative à notre manière d'apercevoir & de juger, &c. Je ne sçauois faire comprendre ceci à ceux de mes Lecteurs qui n'ont aucune connoissance du *Leibniteianisme*.

CHAP. II. Connoissance réfléchie peut-elle nous démontrer rigoureusement que l'Ame ne périsse point à la Mort ou qu'il n'y aît point pour l'Ame une manière de cesser d'être ou de sentir, qui lui soit propre ? Une pareille démonstration n'exigeroit-elle pas une Connoissance parfaite de la Nature intime de l'Ame & de ses Rapports à l'Union. (e)

Notre Connoissance *réfléchie* nous montre très clairement, que l'exercice & le développement de toutes les Facultés de l'Ame-humaine dépendent plus ou moins de l'*Organisation*, & cette Vérité philosophique est encore, à divers égards, du ressort de notre Connoissance *intuitive* : car nos Sens &

nos

(e) Son *Union* avec le Corps.

(f) Voici comment j'essayois de prouver la *simpli-*
cité de l'Ame dans la Préface de mon *Essai Analytique*,
 pag. XIX. Ceux qui ont cru appercevoir dans ce
 Livre

nos Instrumens nous découvrent beau-
 coup de Choses purement physiques,
 qui ont une grande influence sur les
 Opérations de l'Ame.

CHAP. II.

Nous ne sçavons point du tout ce
 que l'Ame - humaine est *en soi* ou ce
 qu'elle est en qualité d'*Esprit pur*. Nous
 ne la connoissons un peu que par les
 principaux *Effets* de son Union avec le
 Corps. C'est plutôt l'*Homme* que nous
 observons, que l'*Ame-humaine*. Mais;
 nous déduisons légitimement de l'Ob-
 servation des Phénomènes de l'Homme,
 l'existence de la Substance spirituelle
 qui concourt avec la Substance maté-
 rielle à la production de ces Phénomè-
 nes. (f)

Ainsi,

Livre une teinte de *Matérialisme*, n'avoient sûrement
 pas donné assez d'attention à cet endroit de la Pré-
 face & à plusieurs autres endroits de l'Ouvrage où
 j'établissois l'*Immatérialité* de l'Ame. Ils avoient jugé

C 4

trop

=====
 CHAP. II.

Ainsi , l'Ame-humaine est , en quelque sorte , un Être *relatif* à un autre Être auquel elle devoit être unie. Cette *Union* , incompréhensible pour nous ,

a

trop légèrement d'un Livre qui demandoit à être médité.

» Nous avons le Sentiment distinct de plusieurs
 » impressions Simultanées , & ce Sentiment est toujours un & simple. Comment concilier la simplicité & la clarté de ce Sentiment avec l'Etendue & avec la Mobilité ? Ces deux Objets que je vois distinctement agissent sur deux Points différens de mon *Sensorium* ou du *Siège* de mon Ame. Le Point qui reçoit l'action de l'un n'est pas le point qui reçoit l'action de l'autre ; car les Parties de l'Etendue sont distinctes les unes des autres : l'Etendue ne peut donc avoir le Sentiment un & simple de deux choses distinctes. Je compare deux objets ; & de cette Comparaison il naît en moi une troisième Perception , encore distincte des deux autres : c'est donc un troisième Point de mon *Sensorium* qui est affecté ; & j'ai de même le Sentiment un & simple de ces trois Impressions Simultanées. L'Etendue matérielle ne compare donc pas ; car le Point où tomberoit la Comparaison seroit toujours très distinct de ceux que les Objets comparés affecteroient. Il ne pourroit donc en résulter un Sentiment unique , un *Moi*.
 » Mais ,

a ses Loix, & n'est point arbitraire. CHAP. II.
 Si ces Loix n'avoient pas eu leur fon-
 dement dans la Nature des deux Sub-
 stances, comment la SOUVERAINE

LI-

» Mais, les Objets n'agissent sur l'Organe, que par
 » impulsion : deux Objets qui l'affectent à la fois,
 » y excitent donc à la fois deux Impulsions distinc-
 » tes. Un Corps qui reçoit à la fois deux mouve-
 » mens différens se prête à l'impression de tous deux,
 » & prend un mouvement composé, qui est ainsi
 » le produit des deux Impulsions, sans être ni l'une,
 » ni l'autre de ces Impulsions en particulier. Le
 » Sentiment clair de ces deux Impressions ne peut
 » donc résulter de ce mouvement. Le Sentiment du
 » *Moi* ne réside donc pas dans la Substance matérielle.
 » C'est ainsi que nous sommes conduits à admet-
 » tre qu'il est en nous quelque chose qui n'est pas
 » Matière, & à qui appartiennent le Sentiment &
 » la Pensée. Nous nommons cette chose une *Ame*,
 » & nous disons que l'Ame est une Substance *imma-*
 » *térielle*. Ces deux Substances ne nous offrent rien
 » de commun ; & pourtant elles sont unies, &
 » l'*Homme* résulte de leur *Union*. «

Et en finissant cette Préface, j'ajoutois : » Ce n'est
 » point parce que je crois l'Ame un Être plus ex-
 » cellent que la Matière, que j'attribue une Ame
 » à l'Homme : c'est uniquement, parce que je ne
 » puis attribuer à la Matière tous les Phénomènes
 » de l'Homme. «

CHAP. II.

LIBERTÉ auroit-ELLE pu intervenir dans la Création de l'Homme? (g) La SAGESSE agiroit-ELLE sans Motifs, & puiseroit-ELLE ces Motifs ailleurs que dans les Idées qu'ELLE a de la nature intime des Etres.

Notre connoissance *intuitive* & notre Connoissance *réfléchie* ne peuvent donc nous fournir aucune Preuve démonstrative de la *Certitude* d'un Etat Futur réservé à l'Homme. Je parle des preuves tirées de la Nature même de cet Etre. Mais; la Raison, qui sçait apprécier les vraisemblances, en trouve ici, qu'elle juge d'une grande force, & sur lesquelles elle aime à insister.

Si la Raison essayoit de déduire de la
con-

(g) Ceci ne sçauroit être entendu que par ceux qui ont lu & médité le §. 119. de mon *Essai Analytique*.

considération des PERFECTIONS de CHAP. II.
 DIEU , & en particulier de SA JUSTICE & de SA BONTÉ , des Conséquences en faveur d'un Etat Futur de l'Homme ; je dis , que ces Conséquences ne feroient encore que *probables*. C'est que la Raison ne peut embrasser le Systême entier de l'Univers , & qu'il seroit *possible* , que ce Systême renfermât des Choses qui s'opposassent à la Permanence de l'Homme. C'est encore que la Raison ne peut être parfaitement sûre de connoître exactement ce que la JUSTICE & la BONTÉ sont dans l'ÊTRE SUPRÊME.

Je ne développerai pas actuellement ces Propositions : ceux qui ont réfléchi mûrement sur cet important Sujet , & qui sçavent juger de ce que la Lumière naturelle peut ou ne peut pas , me comprennent assez , & c'est à eux seuls que je m'adresse.

 CHAP. II.

On se tromperoit néanmoins beaucoup , & on me feroit le plus grand tort , si l'on pensoit , que j'ai dessein d'affoiblir ici les Preuves que la Raison nous donne de l'existence d'une autre Vie. Je veux simplement faire sentir fortement , que ces Preuves , quoique très fortes , ne sçauroient nous conduire dans cette Matière , à ce qu'on nomme en bonne Logique , la *Certitude morale*. Qui est plus disposé que je le suis à saisir & à faire valoir ces belles Preuves , moi qui ai osé en employer quelques-unes pour essayer de montrer qu'il n'est pas improbable , que les Animaux-mêmes soient appelés à une autre Oeconomie ! (h)

Je

 (h) *Palingénésie* , Part. I , II , III.

 (i) J'ai essayé dans les Parties I , II , III , v de la *Palingénésie Philosophique* , d'appliquer aux Animaux , cette *Hypothèse* sur l'Etat Futur de l'Homme , que j'avois exposée très en détail dans le Chapitre XXIV. de

Je dirai plus ; ces présomptions en faveur d'une Oeconomie Future des Animaux, rendent plus frappantes encore les Preuves que la Raison nous donne d'un Etat Futur de l'Homme. Si le Plan de la SAGESSE DIVINE embrasse jusqu'à la Restitution & au Perfectionnement futurs du Vermisseau, que ne doit-il point renfermer pour cet Être qui domine avec tant de supériorité & de grandeur sur tous les Animaux !

Supposons qu'il nous fût permis de voir jusqu'au fond dans la Tête d'un Animal, & d'y démêler nettement les Éléments de ce nouveau Corps dont nous concevons si clairement la possibilité: (i)

de l'Essai Analytique, & que mes Principes sur l'Oeconomie physique de notre Être, m'avoient fait naître. Je n'ai présenté ces Idées que comme de simples Conjectures ; mais j'ai montré qu'elles n'étoient pas destituées de probabilité.

====
CHAP. II. supposons que nous découvrissions distinctement dans ce nouveau Corps bien des Choses qui ne nous parussent point du tout relatives à l'Oeconomie Présente de l'Animal ni à l'Etat Présent de notre Globe ; ne serions-nous pas très fondés à en déduire la Certitude ou au moins la très grande Probabilité d'un État Futur de l'Animal ? & ce grand accroissement de Probabilité à l'égard de l'Animal , n'en seroit-il pas un plus considérable encore en faveur de l'État Futur de l'Homme.

Nous aurions donc ou à peu près cette *Certitude morale* qui nous manque , & que nous désirons ; si notre Connoissance *intuitive* pouvoit percer le fond de l'Organisation de notre Être, & nous manifester clairement ses Rapports divers à un État Futur. Mais ; n'est-il pas évident , que dans l'État pré-

présent des Choses , notre Connoissance *intuitive* ne sçauroit pénétrer jusques-là ? Afin donc que notre manière naturelle de connoître *par intuition* (k) pût nous dévoiler ce grand Mystère , il seroit nécessaire que nous acqussions de nouveaux Organes ou de nouvelles Facultés. Et si notre Connoissance *intuitive* changeoit à un tel point , nous ne serions plus précisément ces mêmes Hommes que DIEU a voulu placer sur la Terre ; nous serions des Êtres fort supérieurs , & nous cesserions d'être en rapport avec l'État *actuel* de notre Globe. Je suis encore obligé de renvoyer ici à ce que j'ai dit des Bornes naturelles de nos Connoissances dans la Partie XIII de la *Palingénésie*.

L'AUTEUR de notre Être ne pou-
voit.

(k) Par le ministère des Sens.

CHAP. II. voit-IL donc nous donner cette *Certitude morale*, le grand Objet de nos plus chers désirs, sans changer notre Constitution présente? La SUPRÊME SAGESSE auroit-ELLE manqué de Moyens pour nous apprendre ce que nous avons tant d'intérêt à sçavoir, & à sçavoir avec Certitude? Je conçois facilement, qu'ELLE a pu laisser ignorer aux Animaux leur Destination Future: ils n'auroient plus été des *Animaux*, s'ils avoient connu ou simplement soupçonné cette *Destination*: ils auroient été des Êtres d'un Ordre plus relevé, & le Plan de la SAGESSE exigeoit qu'il y eût sur la Terre des Êtres vivans, qui fussent bornés aux pures Sensations, & qui ne pussent s'élever aux Notions abstraites.

Mais; l'Homme, cet Être intelligent & moral étoit fait pour porter ses regards

regards au-delà du Temps, pour s'éle- CHAP. II.
 ver jusqu'à l'ÊTRE DES ÊTRES & y
 puiser les plus hautes espérances. La
 SAGESSE ne pouvoit-ELLE se prêter
 aux efforts & aux desirs les plus nobles
 de la Raison humaine, & suppléer par
 quelque *Moyen* à la foiblesse de ses Lu-
 mières? Ne pouvoit-ELLE faire tomber
 sur l'Homme mortel un Rayon de cette
 LUMIERE CÉLESTE qui éclaire les INTEL-
 LIGENCES SUPÉRIEURES?

Cette belle Recherche, la plus im-
 portante de toutes celles qui peuvent
 occuper un Philosophe, fera l'Objet
 des Chapitres suivans.



CHAPITRE TROIS.

DIEU

Créateur & Législateur.

*Preuves de l'Existence**de cet ETRE SUPREME.*

IL me semble que j'ai assez prouvé dans le Chapitre précédent, que notre Connoissance *naturelle* ne sçauroit nous conduire à la *Certitude morale* sur l'État Futur de l'Homme. C'est toujours en vertu du Rapport ou de la Proportion d'un Objet avec nos Facultés, que nous parvenons à saisir cet Objet, & à opérer sur les Idées qu'il fait naître. Si cette Proportion n'existe point, l'Objet est hors de la Sphère de nos Facultés, & il ne sçauroit parvenir.